



Michael Cunningham

## Qui a peur de Virginia ?

Trois femmes, dont Virginia Woolf, reliées par la passion de la littérature. Aux racines de la souffrance et de la folie, un roman admirable.

PAR CHRISTOPHE MERCIER

Quel rapport entre une éditrice new-yorkaise de 1998 et une petite-bourgeoise californienne en 1949 ? La première, Clarissa, mère célibataire d'une jeune fille dans le vent (cheveux rasés et nez percé), vit depuis des années avec la même compagne, mais elle a gardé une grande tendresse pour Richard, son amour de jeunesse, poète homosexuel en train de mourir du sida, en l'honneur de qui – il vient de recevoir un prix confidentiel – elle organise chez elle une réception intime.

La seconde, Laura, se sent mal à l'aise dans son pavillon coquet de l'Amérique prospère d'après-guerre, entre Dan, son jeune mari tendre et ambitieux, et le petit Richie, qu'elle a peur de ne pas savoir aimer. Elle attend la naissance d'un second bébé, prépare un gâteau pour l'anniversaire de Dan, console en la prenant dans ses bras une voisine éplorée, et se réfugie dans une chambre d'hôtel pour rêver tout son soûl et

pour lire. Pour lire quoi ? « Mrs Dalloway », de Virginia Woolf, dont elle est une admiratrice éperdue. Quant à Clarissa, depuis qu'adolescente elle se rêvait héroïne de roman, son ami Richard l'a surnommée « Mrs Dalloway ». Tel est le rapport le plus évident entre Laura et Clarissa (un autre, plus secret, et poignant, sera révélé dans les dernières pages du livre).

Michael Cunningham, qu'on avait quitté avec « De chair et de sang », magistrale saga familiale, revient avec un roman discret, murmuré, intimiste, qui tresse l'histoire d'une journée dans la vie de trois femmes. Clarissa prépare son cocktail ; Laura son gâteau d'anniversaire ; et Virginia, à qui son mari, Leonard Woolf, inquiet de son équilibre, impose une vie calme et retirée à la campagne, s'apprete, un jour de 1923, à accueillir pour le thé sa sœur, sa nièce et ses neveux (dont le cadet, Quentin Bell, deviendra son biographe).

« Les heures » est un roman rare et délicat, qu'il serait trop facile de dire d'une « sensibilité presque féminine » sous prétexte qu'il s'agit de trois portraits de femmes. Trois femmes que relie la passion de la littérature – Virginia écrit, Laura rêve sur des romans,

Clarissa édite des livres – et l'inévitable impossibilité d'adaptation de l'artiste au monde réel. L'existence de Virginia appartient à l'histoire littéraire, et on sait comment elle choisit de mourir, noyée, un jour de 1941 : le récit de son suicide est d'ailleurs la scène inaugurale du livre. Du destin de Laura, artiste stérile – elle n'est que lectrice –, on ne dira rien, pour ne pas déflorer l'intrigue du roman. Clarissa, elle, qui se contente d'éditer les livres des autres, est celle qui souffre le moins : ses blessures de jeunesse sont cicatrisées, et elle se trouve bien dans sa vie. Mais son ami Richard, méconnu, malade, reclus, semble supporter à lui seul le poids de la malédiction d'un poète de la fin du siècle : le sida dont il va mourir, significatif des peurs de notre temps, n'a finalement pour rôle que de synthétiser, en une image forte et contemporaine, l'impuissance à vivre d'un artiste intègre.

De même qu'il ne se passait pas grand-chose dans « Mrs Dalloway », récit d'une journée où l'héroïne de Virginia Woolf préparait une réception, « Les heures » est un roman où, en apparence, il ne se passe rien. Mais si l'on est sensible à la rivière souterraine qui inerve les trois récits, on comprend que le romancier touche aux racines mêmes de la souffrance et de la folie, et que seule Clarissa connaît le secret des petits bonheurs qui justifient une existence. Les dix dernières pages sont admirables, et bouleversantes. ■

« Les heures », de Michael Cunningham, traduit de l'américain par Anne Damour (Belfond, 240 pages, 110 F).

### L'auteur

Né en 1952 dans l'Ohio, Michael Cunningham vit à New York. On a d'abord remarqué ses nouvelles parues dans le *New Yorker*. Son premier roman, « Golden States », n'obtient qu'un succès d'estime, mais le second, « La maison du bout du monde » (1990 ; Presses de la Renaissance, 1992, et qui vient de paraître chez Belfond), devient un livre culte de l'Amérique désenchantée de cette fin de siècle. « De chair et de sang » (1994 ; Belfond, 1995) a été accueilli par les louanges unanimes de la critique américaine. « The Hours » est paru en 1998.